



Painting for Malik Joyeux and Bernardo,  
gesso et encre sur polyester  
(musée Correr,  
à Venise)  
Julian Schnabel, 2006

**Auteur prolifique d'une œuvre éclectique, Julian Schnabel est l'invité d'honneur du Museo Correr de Venise, qui lui consacre une rétrospective – organisée en parallèle à la 54e biennale – offrant au public l'occasion de parcourir quelque 40 années de création picturale et sculpturale. La galerie Magda Danysz présente pour sa part le pan photographique du travail de l'artiste américain, mis en lumière lors de deux expositions proposées simultanément à Paris et à Shanghai.**



Queequeg, the Maybach sculpture,  
bronze et patine  
Julian Schnabel, 2010

Postée telle une sentinelle à l'entrée du Museo Correr, abritée sous l'une des hautes voûtes bordant la place Saint-Marc de Venise, Queequeg – qui tient son nom de celui d'un personnage du Moby-Dick de Melville – est la dernière-née d'une série de sculptures entamée par Julian Schnabel il y a vingt ans. Sa silhouette de bronze, haute, massive et recouverte d'une patine blanchâtre, annonce tout de go la grande liberté toujours prise par l'artiste tant avec la matière qu'avec le format. De fait, le visiteur monte ensuite les marches d'un somptueux escalier aux murs ornés de deux imposants tableaux – plus de six mètres de haut chacun –, sur lesquels un surfeur taquine la vague. Painting for Malik Joyeux and Bernardo (2006) est le titre de ce diptyque en noir et blanc. Le premier nom renvoie à un champion français de surf disparu, le second au cinéaste italien Bernardo Bertolucci ; l'ensemble vient rappeler la passion nourrie par Julian Schnabel depuis sa jeunesse pour ce sport comme pour le cinéma.

L'escalier s'ouvre sur une ancienne salle de bal, dans laquelle trois autres toiles abstraites et monumentales – El Espontaneo, Catherine Marie Ange et Anno Domini (1990) – s'élèvent sans complexe jusqu'aux ors des plafonds néo-classiques. Une quarantaine d'œuvres au total permettent d'appréhender l'éclectisme de cet artiste révélé dès la fin des années 1970 par ses Plate paintings, peintures réalisées à partir de morceaux de vaisselle en céramique. Alors que la scène artistique new-yorkaise, sur laquelle il évolue alors, est encore influencée par l'art conceptuel et minimaliste, Julian Schnabel s'évertue, aux côtés des néo-expressionnistes, à démontrer la survivance de la peinture. Admirateur des travaux de Jackson Pollock et de Cy Twombly, comme de la maîtrise des grands maîtres tels El Greco ou Le Tintoret, il peint comme il respire, selon ses dires : c'est sa « manière d'être en communication avec le monde ».

Son inspiration, il la puise dans son quotidien – en témoignent les représentations de proches réalisées au fil des ans – et, plus généralement, dans l'observation de la vie. Si nombre de références littéraires, historiques ou musicales parsèment ses œuvres, lui affirme cependant préférer que le public les aborde muni du moins d'informations possible, pour laisser l'imagination de chacun livrer sa propre interprétation. A tout juste 60 ans, l'artiste américain est l'auteur d'un travail d'une grande diversité stylistique. « Parfois, lorsqu'on parle, on éprouve le besoin de chuchoter, d'autres fois de crier ou de chanter. Il y a plusieurs façons de traiter le son et il en va de même pour la peinture », explique-t-il simplement

De gauche à droite  
Portrait of Anh in a Mars Violet Room,  
Plate painting, huile,  
morceaux de céramique  
et mastic sur bois  
Julian Schnabel, 1988.  
Portrait d'Olatz, Plate painting,  
huile,  
morceaux de céramique  
et mastic sur bois  
Julian Schnabel, 1993.

